

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI 7 NOVEMBRE 1851.

PREMIERE PAGE:—Un martyr en Cochinchine.—Nouvelles de Rome. FEUILLETON:—LE MONTAGNARD OU LES DEUX REPUBLIQUES:—1793—1848.—Seconde partie, 1848.—(Suite.)

On informe Messieurs les Ecclésiastiques du Diocèse de Montréal que l'Ordo pour l'année 1852, est imprimé, et qu'il sera mis en vente au lieu ordinaire et au prix des années dernières.

L'Angleterre régénérant l'Italie.

De grands philanthropes essient en Angleterre de gagner l'opinion générale à la cause de la "régénération politique et nationale de l'Italie." Ils s'intitulent, conformément à leur objet, "Les amis de l'Italie", et leur affiliation, secondée par l'influence et par les écrits de plusieurs hommes lettrés d'Angleterre et d'Ecosse, acquiert déjà des ramifications dans ces deux portions étendues des Trois-Royaumes.

Si l'on en croit les journalistes anglais et leurs répétiteurs en Canada, ces athlètes bienveillants du mouvement régénérateur n'imiteront pas les procédés des sociétés humanitaires qui ont antérieurement existé; leur règle principale consiste à ne rien faire au secret, mais à procéder à la lumière; par conséquent, aucun conciliabule, aucune œuvre secrète, le complot ne rentre dans le plan qu'ils se sont fait. Ils doivent se borner strictement à des appels, par la voie de la presse, à l'intelligence du peuple anglais, à l'exposé des faits, et à la confirmation des principes par le raisonnement et l'argumentation.

Tant de mansuétude dans les termes ne suffit pas à valoir ce qu'a de lâche une pareille combinaison. Mais le but en est plutôt politique qu'il ne semble même humanitaire. La nature de cette convention, la situation de la Péninsule italique, la position particulière de l'Angleterre, justifient les observations qui vont suivre.

1°. La règle de non-intervention dans les affaires extérieures, d'un gouvernement à un autre, est une maxime du droit international admise et sanctionnée par l'Angleterre elle-même.

De là cette première considération sur le Droit:—Si la logique de ce qu'on appelle droit des gens s'oppose à ce qu'une puissance intervienne à main armée dans les affaires d'une autre puissance, permet-elle d'essayer, au moyen de la presse, à y révolutionner les masses?—Un motif de paix étant le principe de la règle, pourquoi serait-il permis d'arriver par les journaux à un résultat qu'on ne peut espérer par les armes?—Une puissance peut-elle se permettre à ses sujets ce qu'elle-même ne ferait pas sans violer un principe obligatoire?

2°. MORALITÉ.—Est-il convenable, est-il juste de créer un système d'inquisition internationale tendant inévitablement à contre les puissances en état de suspicion continuelle les unes à l'égard des autres? N'y aurait-il pas dans ce fait seul le germe de tous les différends, de tous les bouleversements, de toutes les guerres?

3°. CONVENANCE.—Quel besoin pour l'histoire, d'une convention qui s'arroge non seulement le droit de tout dire, mais de constater, avec la prétention d'être seule véridique, les faits qui se passent ailleurs, au sein d'une nation qui a droit d'interpréter elle-même les événements qui la regardent?

4°. UTILITÉ.—On les nationaux écrivant eux-mêmes leur histoire, sont croyables et feront foi—en ce cas, l'œuvre de la convention devient inutile—ou bien ils sont suspects, et, dans cette hypothèse, la convention et ses correspondants ne sont guère plus infallibles!

5°. JUSTICE.—Comment, à si grande distance du peuple ou du gouvernement que l'on

vent juger, espérer tenir équitablement compte d'un événement, de ses causes, de sa portée réelle, de sa nécessité, de sa nature, des circonstances qui l'ont précédé ou déterminé; des intentions véritables du souverain qui agit, de la situation, des besoins, des dispositions, de l'attitude, des sentiments et des manifestations du peuple qui reçoit la loi?

5°. DANGER DES MEPRIS.—Non seulement juger de trop loin, mais n'apprendre les événements qui se passent que par l'entremise de correspondants plus ou moins épris du succès de leur mission, c'est exposer la philanthropie la plus sincère à deux inconvénients:—1°. Se méprendre sur la condition véritable du peuple que l'on voudrait régénérer; mécompte que l'histoire ne prendrait point pour un péccadieu; 2°. Commettre la plus grave injustice à l'égard du souverain en qui l'on voudrait ne voir qu'un tyran. Ces deux fautes n'ont-elles pas été commises tout récemment par M. Gladstone envers le roi de Naples? Quelle justification officielle la tâche que les derniers écrits de cet homme d'état impriment à sa mémoire?—Portant M. Gladstone avait lui-même résidé à Naples!

6°. RÉSULTAT FINAL.—A quel résultat l'Association anglaise fera-t-elle arriver ses travaux et ceux des partisans qu'elle se sera faits pour la régénération de l'Italie?—Elle cherchera-t-elle le gouvernement italien, quel qu'il soit, de suivre son impulsion propre, d'avoir l'initiative de ses actes et de régir par son autorité seule les états soumis à sa domination? Cette prévision serait sans fondement et elle n'est pas même entretenue.—Quelle est donc l'espérance des régénérateurs de l'Italie? Nul autre objet d'un intérêt plus pressant ne s'offre-t-il à leur sollicitude? Oubliant sans doute, et si des exemples trop évidents ne les induisent à se tourner pour entrer leur partie ne manquera pas d'offrir un sûr aliment à leur zèle philanthropique. En effet, que n'y a-t-il des philanthropes anglais pour jeter quelque bonne sur cette pièce arriérée et terrible qui, sous le nom de propriété, rongé au cœur leur opulente patrie, pour suppléer, par quelques-uns de ses moyens efficaces dont l'Italie elle-même se dépourrait l'exemple, à l'insuffisance des *Workhouses* ou adoucissement à cette cabane de punis en plus effrayante! Les régénérateurs des puissances seraient-ils sourds à ces malheurs parcequ'ils en ont le spectacle sous les yeux? Est-ce que les sauvages menaces dont le *mazzinisme* épouvante l'Italie étaient oubliées les *scandales* qui, en Angleterre comme en d'autres lieux, s'efforcent de miner les bases d'un édifice social que les siècles auront inutilement respecté si quelques régénérateurs s'avisaient un jour de le démolir?

Nous appelons sur ces remarques l'attention particulière du *Montreal Herald*.

Les Ecoles Mixtes.

Nul autre incitant que le génie du mal n'inspire le *Toronto Globe* et ses attachés des sectes collatérales dans leur croisade inopportune pour l'établissement des écoles mixtes. Ont-ils quelque bien à attendre par leurs croyances d'un système d'instruction exclusive et partout uniforme? Nullement. Les écoles protestantes ont droit à des écoles séparées, ils les possèdent sous la sauve-garde d'une loi équitable et protectrice; les catholiques ont ce même avantage, et quand ils tiennent à ne le pas perdre, il serait important de savoir à quel titre leurs bouillants adversaires prétendent le leur disputer? Nous ne parlons pas des tendances haineuses et persécutrices des feuilles dissidentes, de leurs déclamations de leur fange singulière contre la liberté naturelle de l'enseignement. Nous n'avons pas à nous préoccuper de tout cela; notre seul désir, s'il y avait quelque mitigation à espérer d'eux, serait de les voir eux-mêmes passer à la filière de la logique et du raisonnement dégagé d'épithètes et de boussoufflures, leur admirable utopie.

Il y a plus. Les partisans eux-mêmes du système mixte ne viennent pas réfléchir lorsqu'ils en réclament l'introduction au préjudice des catholiques; ils ne songent pas que cet enseignement bâtarde, sans prosélytisme et sans action sur les âmes, n'est propre qu'à mettre en

état de suspicion et qu'à produire l'auçantissement de toutes les croyances, sans en excepter aucune de celles qu'ils prétendent ou entendent professer. Le point le plus remarquable parmi ses adeptes des hommes s'occupent qui partagent cette opinion. D'abord, à Avignon, M. de Gasparin proteste contre cette promiscuité de l'enseignement religieux; il le fit au nom du protestantisme comme le fera tout homme sincèrement attaché à sa religion, qu'il soit lui-même calviniste, catholique ou mahomédan.

Pour les catholiques, cette question a déjà cessé d'en être une, et elle n'a pas besoin d'être résolu deux fois. Que d'a veugles folles idées veillent leur imposer en Canada un système qui reproche leur sincérité religieuse, système qui renferme dans les mêmes mains et sous une même direction l'enseignement de plusieurs croyances opposées, les choses n'y sont point échangées pour cela. Les catholiques d'Irlande apprennent au monde aujourd'hui comment un peuple sait au besoin défendre et préserver sa foi des atteintes de l'oppression légale.

Les Salons de la presse dissidente croient-ils à l'indifférence, au scepticisme que produit l'enseignement mixte? Ont-ils seulement une idée des suites désastreuses de cette indifférence et de ce scepticisme desolant au sein des populations où il se pratique?—Nous lisons dans le *New York Herald* à leur apprendre par l'article suivant que ni le *Globe* ni le *Montreal Witness* ne songent à reproduire.

LES FRUITS DE L'ÉDUCATION SÉPARÉE.—ARGUMENTATION DES CRIMES A NEW-YORK.—Le rapport du secrétaire d'Etat qui vient d'être publié constate clairement que les crimes, depuis qu'après années, ont augmenté prodigieusement. Ce rapport affirme que dans le courant de dix années le nombre des crimes a doublé dans cet Etat. Différentes causes sont signalées pour expliquer cette augmentation, mais il nous semble qu'une ne l'explique pas, qu'aucune n'indique la racine du mal. Nous croyons fermement que l'importante révélation qui s'est produite dans notre système d'éducation mixte a augmenté matériellement les délits des jeunes gens. Sous le souffle des aberrations de la philosophie et du socialisme, qui ont eu beaucoup d'influence sur notre politique et nos élections dans les quinze dernières années, le système des écoles de cet Etat a été entièrement basé sur des principes philosophiques, sans regard pour la religion, la révélation, la chrétienté, ou pour l'un ou l'autre de ces doctrines sur lesquelles est fondée la société humaine. En fait, dans le système actuel d'éducation, toute l'association morale et religieuse semble bannir de nos écoles, et l'éducation de la jeunesse est limitée entièrement à ses développements intellectuels et matériels. Le matérialisme s'est rendu maître de nos écoles et régle tout ce qui y a rapport. L'éducation des jeunes gens, d'après des principes intellectuels ou matériels, qui n'ont aucun rapport avec la religion révélée ou la morale chrétienne, a pour résultat immédiat l'augmentation extraordinaire de crimes qui ont doublé dans les dix dernières années.

Nous apprenons par une dépêche télégraphique transmise de Buffalo que le révérend M. Albert Jacobin, Missionnaire de l'Imbilia, sera, samedi, de retour en cette ville en l'apprenant les affaires de sa Mission.

Élections prochaines.

Le Parlement a été dissous hier. Les voix pour élection doivent être annoncées. On lit dans le *Journal de Québec*:—On peut se réjouir d'adresser aux électeurs de Québec, publiés dans nos colonnes d'annonces de ce jour, que M. Hippolyte Dubord va briguer les suffrages des électeurs de la cité.

« Nous sommes heureux d'apprendre que, quoique fassent les oppositions peu dessinées encore, il est vrai, dans le comté de Nicolet, M. le docteur Fortier sera le candidat élu. « Le passé de M. Fortier est une garantie pour l'avenir. »

VILLE DE QUÉBEC.—Il y est question en ce moment de cinq candidats: M. O. Stuart, F. R. Angers, Maguire, avocats, F. Methot et M. Dubard. L'agitation à laquelle donnent lieu quelques-unes de ces candidatures est remarquable en incidents de nature sérieuse.

Une assemblée d'électeurs canadiens-français tenue dimanche soir au quartier St. Jean paraît s'être prononcée en faveur de la candidature de M. Maguire, en union avec les Irlandais de la cité qui lui accorderont leurs suffrages. L'un des orateurs à cette réunion: M. Angers, termina en ces termes un discours qu'il y prononça:—

« Messieurs, il est un autre fait que je dois vous mentionner, et que, dans la lutte qui va s'engager, il importe aux électeurs de connaître; c'est le bruit, et il est presque notoirement connu, que le rédacteur du *Journal de Québec* a déclaré officiellement à la présente administration de lord Elgin qu'elle n'avait point sa confiance, et qu'en ce moment il est en opposition ouverte avec elle. »

M. Côté, co-propriétaire du *Journal de Québec*, la présente, démentit cette assertion en ce qui touchait le rédacteur du *Journal de Québec*. Nous voyons que cette simple circonstance est une cause de dissentiments qu'il serait heureux de voir disparaître dans un temps où les résultats peuvent en devenir graves.

VILLE DE MONTREAL.—Les doutes ont cessé par rapport à M. Bristow qui se porte candidat en faisant sur la population irlandaise ses espérances de succès. On sait que M. Bristow a renoncé depuis le 1er novembre à la rotation du *Pilot*.

M. Bristow aura donc à lutter contre M. Devins pour les suffrages des constituants irlandais.

Lundi soir eut lieu une réunion d'électeurs canadiens-français à laquelle il fut décidé que l'on appuierait la candidature de M. Young pour Montréal.

Le *Gazette* publie une note qu'un ami de M. Devins communiqua à ce journal. Après avoir consulté les deux titres, qui ont jusqu'à ce jour de si opiniâtres combattants, le correspondant se sentait d'avoir fait decheoir Montréal de sa haute position de capitale du Canada; d'avoir enflammé les passions populaires, excité les masses contre les autres les différents sorts réservés; tout cela à propos du dit *Journal de Québec*, puis, réclamant pour M. Devins les sympathies et les suffrages des électeurs, termine par cette phrase:—

« Peter Devins, nous pensons que vous serez un sûr dépôt de la confiance publique. Vos enfants ont été élevés et ont grandi parmi nous; vous prescdez dans cette ville un patriotisme étendu et de grande valeur; vous êtes honnête, sincère et ouvert; vous êtes citoyen dans le strict sens du mot, et nous vous préférons avec toute la confiance importante et précieuse, aux intérêts qui ont du venir et un titre, et qui flatteront votre vanité pour braver la valeur que vous leur donnez contre quel que objet par un tel. »

Le correspondant dit beaucoup de bien de M. Devins, et il dit vrai. Le peuple de Montréal.

« Le comte John Young a publié une adresse aux électeurs de la cité. Les unionnistes le répondent à cause de sa politique et de ses opinions passées (*voyez l'Annuaire*), les ultra-conservateurs (*voyez le Gazette*) veulent aussi le répudier à raison de ce qu'il approuve la décision des chambres en faveur de la construction du chemin de fer d'Halifax à Hamilton. Vivez nous dans un pays où ce que l'on appelle *faits* en politique ne doit attendre aucun pardon; où l'histoire, la liberté de penser illimitée que s'arroge les théoriciens du présent ne va pas jusqu'à permettre à l'homme public d'avoir une opinion à soi! Le bon sens populaire rétablira tôt ou tard l'équilibre. »

« En acceptant, dit dans son adresse aux électeurs de la cité, M. Young, en acceptant un emploi, j'en ai été influencé je puis le dire avec sincérité, que par des considérations

d'une nature publique. J'entre dans la vie publique en faisant un sacrifice considérable de mes intérêts privés; mais je suis profondément pénétré de l'importance de compléter la grande chaîne de nos communications intérieures, tant au moyen de Railroads qu'au moyen de Canaux, et je fus heureux d'oublier toute considération personnelle, dans l'espoir qu'en acceptant la place qu'on m'assignait, je pourrais promouvoir plus efficacement ce grand travail auquel dépend à un si haut degré la prospérité de cette cité et du Canada. »

« Sur les questions de politique générale je puis observer que j'ai toujours été un ami ardent du progrès et des réformes et d'une parfaite égalité religieuse. J'entre en pouvoir avec des messieurs dont le caractère comme hommes publics offre une garantie suffisante qu'ils adopteront cordialement une politique véritablement large et libérale, — une politique qui, je le crois, leur assurera l'approbation et l'appui du pays. »

Le *Gazette* combat les idées de M. Young en matière d'améliorations locales, et déclare que, malgré son caractère privé de gentilhomme, elle s'oppose à sa promotion à la charge de commissaire des travaux publics. Le *Herald*, qui découvre assez volontiers le mal sans jamais indiquer le remède, ne paraît vouloir d'aucun candidat, et il se pose aussi comme l'antagoniste de M. Young. Nous ignorons la véritable attitude des conservateurs anglais de la cité à l'égard de ces candidatures, mais le *Transcript* nous apporte une communication fort bien pensée sur le sujet. L'écrivain dit que l'intérêt des conservateurs exige pour eux un représentant de cette nuance; que, néanmoins, comme il ne paraît pas qu'un tel candidat se présente, ce qu'il y a de mieux à faire pour eux, c'est de choisir, même dans les rangs ministériels, le sujet le plus apte à les représenter; qu'il ne voit aucune chance favorable à l'élection d'un conservateur; et qu'enfin, tout considéré, le meilleur parti qu'aient à prendre les conservateurs, c'est d'appuyer la candidature de M. Young et celle de M. Holmes (si ce dernier n'en appelle pas à l'américanisme). Le correspondant motive cette opinion sur les considérations suivantes, toujours dans l'intérêt des conservateurs:—

1°. Parce que l'élection de deux ministériels vaut mieux pour les conservateurs que de s'abandonner eux-mêmes en s'alliant aux républicains rouges à l'effet de voter pour leur candidat simplement afin de nuire au ministère;—

2°. D'acquiescer à quelconque, sans recourir à la violence, vaut presque mieux pour le bien de la cité, qu'une victoire acquise aux conservateurs, ou même seulement accompagnée d'une éffusion de sang.

3°. Parce que si l'entrevue aucune perspective d'opposition haineuse de la part des conservateurs dans l'état présent des choses.

4°. Parce que ce serait folie que de nous occuper le nez et de nous égarer le visage, et folie plus grande encore de diminuer les chances d'être nous plus compétents en nous exposant au risque d'être bates par des hommes inférieurs, soit dans les rangs de nos adversaires.

5°. Parce qu'en attendant que M. Young et M. Holmes soient élus, nous avons cette garantie que tous deux commencent bien nos débats avec eux comme formant la première ville commerciale du Canada.

Mardi matin est décédé Charles Buchanan, gouverneur du Bas-Canada. Des études consciencieuses, une grande rectitude de jugement, et de l'assiduité au travail avaient élevé M. Buchanan au premier rang des jurisconsultes du barreau canadien. Peu d'hommes ont été aussi estimés comme avocats, et il en est peu qui aient eu privément autant d'amis.

COMMISSION SUR LES PERTES.—On assure que les commissaires sur les Pertes ont obtenu leur enquête et transmis un rapport à l'exécutif. La durée de leur investigation ayant été limitée par la loi au 1er septembre 1850,

est aux hommes; c'est un livre qu'aucune volonté ne peut fermer entièrement et que chaque main a le droit d'ouvrir.

—Oh! la Provence!... murmura-t-il à demi-voix.

Et ces trois mots qui passèrent avec amertume sur ses lèvres, se glissèrent en frémissant entre ses doigts entrelacés.

Après un instant de silence plein d'angoisses et de crispations nerveuses, il releva sa tête que semblait allourdir le pesant fardeau de ses souvenirs, soulevant les longs cheveux qui couvraient ses tempes.

—Alors, allons, dit-il je suis fou! Cette pensée m'assiége incessamment, et plus d'un demi siècle l'a passé sur ce secret... ce souvenir qui m'effraye est bien tout entier dans la tombe... Je suis fou!...

Un sourire de satisfaction immense rayonna sur tout son visage et redonna des couleurs à ses lèvres minces et pâles. —Je m'inquiète, quand tout me sourit; ces trois rêves de la vie d'un homme, fortune, orgueil et ambition, sont à moi; tout ce que ma pensée me demande, la réalité me le donne, et je m'inquiète!... Dans huit jours je serai comte de La Vrillière, comte général!... Je vais aller voir si les diamants de la future comtesse sont enfin montés, car ces bijoutiers sont d'une lenteur... Tout en parlant ainsi, il avait sonné son valet de chambre:—François, lui dit-il, donne-moi de quoi m'habiller, et dis au cocher de faire atteler;

à cinq heures, tu m'apporteras de quoi changer.

Une heure après, de La Vrillière s'arrêtait au coin de la place Vendôme, devant le bijoutier Lecointre, et courait ensuite chez La Haye qui s'était chargé de la corbeille de roses.

Il va sans dire qu'au milieu de ses graves occupations, il n'oublia point d'aller serrer la main au chef du cabinet, pendant que son valet de pied allait rappeler au fleuriste de ne pas oublier de composer avec les fleurs les plus rares le bouquet de Mme d'Épernay.

Il est temps de dire aux lecteurs où allait si précipitamment M. de Leufroy.

Il allait rue Ste. Croix de la Bretonnerie; ce n'est pas à comploter le quartier des amours, mais c'est celui des affaires.

Le cabriolet s'arrêta au coin du marché des Innocents; de Leufroy, après avoir regardé quelques instants autour de lui, retourna sur ses pas dans la rue que le cabriolet venait de parcourir, et s'arrêta devant la demeure du signor Marini, il entra dans l'allée, monta l'escalier d'un pas rapide, et sonna à la porte de l'italien, au moyen d'un bout de ficelle attaché à un crochet de fer rouillé.

Dès qu'elle s'ouvrit, il entra comme un ouragan:—

Je suis bien aise de te voir, Marini, dit-il en s'asseyant sur la première chaise qu'il rencontra, j'avais une peur atroce de ne pas te trouver chez toi.

—Ma foi, monsieur, j'en rente à l'instant.

Marini avait fermé la porte avec le soin minutieux qui le caractérisait.

De Leufroy alluma son cigare, son compagnon inséparable.

—Monsieur de Leufroy vient, sans doute, me demander de l'argent? reprit flegmatiquement l'italien en s'inclinant fort respectueusement.

—Du tout, pas pour le moment.

—Vous m'étonnez.

—Il s'agit de trois millions qui nous échappent.

—Les trois millions de La Vrillière!...

—Dans huit jours il se marie.

—Bah!

—Tout est décidé.

—Nous mettrons bien quelques bâtons dans les roues.

—Dans huit jours, il est, par autorisation royale, comte et consul général.

—Il va vite en besogne, continua l'italien avec le même sang-froid; mais l'expérience m'a appris que, tant qu'une chose n'est pas faite, il y a autant à parier contre que pour.

—Si ce La Vrillière nous échappe, nous sommes perdus.

—Ah! ça c'est vrai, nous torçons la langue au quatrième degré. Ce sera dommage; le reste marche si bien. Mais êtes-vous bien sûr qu'il soit aussi avancé que vous le dites?

—Prends mes paroles au pied de la lettre.

—Alors, répliqua Marini, dont le visage devint profondément méditatif, il faut se hâter. Et ce Forin qui ne revient pas.

—Ansi, pourquoi avoir envoyé un ivrogne de cette espèce.

—Eh mon Dieu!... fit Marini avec une ac-

centuation particulière dans la voix, on n'est pas parfait dans ce monde; Forin aime considérablement à boire, c'est vrai; mais il a des qualités; il est hardi, entreprenant, infatigable; laissez faire, Monsieur le comte, dans huit jours, il y a huit fois vingt-quatre heures, et dans chaque heure, le temps de défaites cent mariages, bien des comtes et des consuls généraux.

—Forin a-t-il écrit, au moins?

—Pardieu!...

—Est-il sur la trace?

—Vous savez mon défaut, je ne réponds jamais aux questions.

—Marini, tu es un homme insupportable.

—A votre service, Monsieur de Leufroy. Ainsi donc, résumons-nous; car, d'un instant à l'autre, on peut venir nous déranger:— Dans huit jours, notre homme doit se marier si on n'y met bon ordre, ce qui en fait du même coup un comte de nouvelle fabrique et un consul général; c'est assez joli pour commencer! Peste! les D'Épernay n'y vont pas de main morte. Donc, surveillez-le de près, il doit avoir la puce à l'oreille et être très pressé; n'oubliez pas de crier de temps à autre contre cette société aussi aveugle dans ses sympathies qu'implacable dans ses haines; préparez la voie... vous savez... de bonnes réformes sociales... le nivellement des droits... l'abaissement de ces orgueils dépravés... etc., etc., ça ne peut jamais faire de mal.

—Mais si Forin n'arrive pas?

—Que diable! n'ayez pas peur, il arrivera,

ou bien nous trouverons autre chose... nous ne sommes pas des imbéciles.

—Marini, tu es une énigme perpétuelle.

—Oui, mais les énigmes finissent toujours par se deviner. A propos, si vous ne trouvez pas dans la journée, chez votre concierge, un volume quelconque qu'un monsieur aura remis pour vous, rendez-vous ce soir à six heures à la chaumière.

—Ah! bah! à six heures à la chaumière!

—Oui.

De Leufroy sortit. Marini alla tranquillement s'asseoir dans son fauteuil. Et, pendant qu'il prenait quelques notes en chiffres, il murmura entre ses dents, comme se parlant à lui-même:—

—En voilà un qui ne vaut pas dans toute sa personne la patte cassée d'un chien; mais c'est un homme précieux pour nous; je ne lui connais pas une seule qualité à ce Leufroy. Voyons si ce La Vrillière viendra à bout de venir me voir.

(A continuer.)

PENSEMS.

Il arrive peu que celui qui ne se contente pas d'être médiocrement heureux, ne soit que médiocrement malheureux.

Il y a des reproches qui louent, et des louanges qui médisent.

Toujours médire des autres, c'est médire de soi.